

# LA RHÉTORIQUE EN 1990

Albert W. HALSALL

*“Rhetoric is the greatest barrier between us and our ancestors. If the Middle Ages had erred in their devotion to that art, the renascencia, far from curing, confirmed the error. In rhetoric, more than in anything else, the continuity of the old European tradition was embodied [...] Nearly all our older poetry was written and read by men to whom the distinction between poetry and rhetoric, in its modern form, would have been meaningless. The ‘beauties’ which they chiefly regarded in each composition were those which we either dislike or simply do not notice. This change of taste makes an invisible wall between us and them. Probably all our literary histories [...] are vitiated by our lack of sympathy on this point. If ever the passion for formal rhetoric returns, the whole story will have to be rewritten and many judgements may be reversed.”*

C.S. Lewis<sup>1</sup>

- 1 *Literature in the Sixteenth Century* (Oxford, Clarendon Press, 1954), p. 16 : « Rien ne nous sépare plus de nos aïeux que la rhétorique. Si, en se consacrant à cet art, le Moyen Age se trompait, la Renaissance, loin de corriger cette erreur, la confirma. La continuité que possédait la vieille tradition européenne se renfermait plus dans la rhétorique que dans n'importe quelle autre activité [...] La presque totalité de notre vieille poésie se faisait écrire et lire par des gens pour qui la distinction que nous faisons à l'époque moderne entre la poésie et la rhétorique n'aurait eu aucun sens. Les beautés prisées par eux dans l'œuvre littéraire étaient celles qui pour nous restent soit inaperçues soit sans valeur aucune. Ce changement de goût nous sépare d'eux par un mur invisible. Toutes nos histoires de la littérature [...] sont viciées par notre manque d'appréciation de ce point. Si jamais le désir

*“All Snarks are likely to be Boojums to the unresting, Romantic spirit. It’s a splendid allegory of all artistic adventures.”*

*Robertson Davies*<sup>2</sup>

C.S. LEWIS, critique universitaire et romancier populaire anglais, établissait en 1954 le contraste précité entre les attitudes ancienne et moderne envers la rhétorique classique. En France, quelques années plus tard, certains critiques structuralistes déclaraient que la rhétorique était depuis longtemps « restreinte » à l’étude de la métaphore, ou tout simplement qu’elle était « morte ».

Dans un célèbre article<sup>3</sup>, publié dans le numéro 16 de *Communications* consacré aux « Recherches rhétoriques », Gérard Genette, tropologue et narratologue, n’a pas hésité à affirmer que « *de Corax à nos jours, l’histoire de la rhétorique est celle d’une restriction généralisée* »<sup>4</sup>. Tzvetan Todorov, dans son étude sémiotique de l’histoire du symbole littéraire dans la tradition occidentale, est allé plus loin encore en 1977. « *Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, la rhétorique classique n’existe plus* »<sup>5</sup>, affirme-t-il. Cette assertion risque de surprendre de nos jours ceux qui ont vu la sémiotique de l’énoncé remplacée comme objet d’étude par la pragmatique et par les théories de la réception du texte. L’annonce fait penser au mot lancé par Mark Twain sur les bruits prématurés qui couraient sur sa mort<sup>6</sup>. De telles nouvelles n’étaient qu’« exagérées », d’après lui.

Mais ce qui fait le plus rêver c’est la position paradoxale sur la rhétorique qu’a prise en 1970 Roland Barthes. Lors d’un séminaire donné à l’École pratique des hautes études en 1964-1965, Barthes offre ce qu’il appelle « *l’aide-mémoire que j’aurais souhaité trouver tout fait lorsque j’ai commencé à m’interroger sur la mort de la Rhétorique* »<sup>7</sup>. Le but de son

*passionné de voir renaître l’ancienne rhétorique se fait ressentir, il faudra renverser mainte évaluation critique et récrire toute l’histoire de la littérature. »*

2 *The Lyre of Orpheus* (Markham, Ontario, Penguin Books Canada, 1988), p. 471.

3 G. GENETTE, « La Rhétorique restreinte », *Communications*, n° 16, 1970, pp. 158-71.

4 *Ibid.*, p. 158.

5 T. TODOROV, *Théories du symbole* (Paris, Seuil, 1977), p. 85.

6 « Le rapport concernant ma mort était une exagération » (*“The report of my death was an exaggeration”*).

7 Roland BARTHES, « L’Ancienne Rhétorique : aide-mémoire », *Communications*,

séminaire était de confronter la nouvelle sémiotique de l'écriture à la rhétorique classique ou « ancienne ». Mais à la différence de Todorov, Barthes trouvait que, même en 1970, « le monde [était] incroyablement pleine d'ancienne Rhétorique »<sup>8</sup>. Et pendant ses recherches, écrit-il, il avait été « bien souvent saisi d'excitation et d'admiration devant la force et la subtilité de cet ancien système rhétorique, la modernité de telle de ses propositions »<sup>9</sup>. Malheureusement, avoue-t-il par la suite, ses sentiments d'enthousiasme et d'admiration ne l'ont pas poussé à faire le travail nécessaire pour « authentifier les références » de son étude de la rhétorique classique. On connaît bien sa préférence pour une méthode déductive brillante consistant à lancer des hypothèses sur un « système » discursif déduisible qui « reste à découvrir », mais la justification qu'il donne de son refus d'accomplir le travail « empirique » de consultation des sources est bien curieuse. « Mon excuse est qu'il s'agit d'un savoir banal : la Rhétorique est mal connue et cependant la connaître n'implique aucune tâche d'érudition; tout le monde pourra donc aller sans peine aux références bibliographiques qui manquent ici. »<sup>10</sup>. Et il se permet, par conséquent, de renvoyer le lecteur qui voudrait en connaître davantage à quelques-unes des sommes de l'érudition moderne qu'on doit à des spécialistes comme Ernst Curtius, Henri Morier, Charles Baldwin et Ferdinand Brunot.

En laissant son lecteur sans autre aide que cet « aide-mémoire » non-authentifié, Barthes lui rend inutilement difficile l'accès à la rhétorique, discipline qui étudie le discours depuis au moins vingt-cinq siècles. Un tel accès permet au chercheur moderne d'examiner la dialectique diachronique engagée par les diverses traditions rhétoriques.

C'est cette même dialectique - si on la traite comme phénomène autonymique - qui s'offre comme moyen de les contrôler tout en se désignant comme source d'arguments rhétoriques. On sait bien que les critiques structuralistes et les sémioticiens perçoivent le manque de « rigueur » logique comme la principale faiblesse de la rhétorique en tant que méthode discursive. Des tropologues, tels que Genette, par exemple, ont souligné qu'il existe des définitions de la figure elle-même qui sont fondées sur l'entité non-définie qu'est le « langage ordinaire ». On a également soutenu que les querelles médiévales et modernes sur le nombre

n° 16, 1970, p. 172.

8 *Ibid.*

9 *Ibid.*

10 *Ibid.*

de figures et la manie ressentie par maint rhéteur de multiplier celles-ci ne font que substituer une pratique taxinomique à ce qui devrait s'offrir comme une théorie discursive.

Selon ses adversaires, la lacune méthodologique que laisse cette substitution rendrait la rhétorique inutilisable comme base épistémologique sur laquelle fonder la discipline tant recherchée de nos jours. Je parle, évidemment, de celle qui, en complétant la linguistique, devrait rendre possible l'analyse moderne, « scientifique » du discours. Encore selon ceux qui croient « morte » la rhétorique, classique ou « nouvelle », les traits partagés par de nombreuses formes (tropes, figures ou arguments) ne révéleraient que des confusions taxinomiques. Et cela, malgré que des rhéteurs de Quintilien à Perelman, par exemple, aient bien travaillé pour distinguer ces formes les unes des autres. De telles confusions enlèveraient à la rhétorique la rigueur logique nécessaire à l'élaboration d'une méthode discursive non-laxiste.

Tout ceci ne veut pas dire que l'emploi, par les critiques de la rhétorique, de ces appels à l'autorité de modèles modernes rend leurs discours tout aussi suspects, du point de vue « scientifique », que ceux produits par la rhétorique adversative elle-même. Dans un tel cas, on sait bien que les arguments avancés contre une position peuvent tout aussi bien être utilisés pour la défendre, une fois changé le contenu propositionnel. Et il n'est pas difficile de voir que le désir de trouver une logique ou une sémiotique « rigoureuse » de l'énoncé est loin d'aboutir à une réalisation concrète. On peut effectivement remettre en question la préférence donnée à la rigueur logique, quand on fabrique un instrument d'analyse pour des discours véhiculés par le langage humain. D'autant plus que les manques à la rigueur logique, à l'univocité sémiologique de ce langage ont souvent été déplorés par ces mêmes critiques. Considérons, par exemple, le problème posé par les sens propre et figuré des termes paradigmatiques. Dès qu'on tient compte des combinaisons de termes sur l'axe syntagmatique de l'énoncé, chacun pouvant être perçu soit au propre soit au figuré (soit aux deux à la fois), il n'est pas difficile de voir que les fonctions poétique et/ou ludique de la communication multiplient de façon exponentielle les significations possibles de tout discours, même le plus simple. On risque ainsi de voir son « Snark » se transformer en « Boojum », pour emprunter le parallélisme suggéré par le poète qui était également logicien, Lewis Carroll<sup>11</sup>. Il est probable qu'une telle analyse

11 On se souviendra qu'à la fin du poème de Lewis Carroll, "The Hunting of the

demeure aussi réductionniste que celle qui consisterait à appliquer les algorithmes de la logique formelle à des énoncés linguistiques transphras-tiques.

En dépit de ses incohérences logiques, dont il faut bien tenir compte, la rhétorique moderne - où l'ancienne complète la « nouvelle » rhétorique de Perelman, de Kenneth Burke, de Richard McKeon etc. - offre des moyens sûrs pour analyser le discours. Que l'on examine le discours du point de vue des « intentions » ou de la performance de l'énonciateur, de celui des conventions génériques fondatrices de contrats de lecture, de celui des phénomènes qui forment l'énoncé même, ou enfin de celui des différentes réceptions par divers énonciataires, virtuels et « théoriques », ou historiques et « empiriques », la rhétorique reste disponible.

La théorie discursive élaborée en Occident depuis Corax et en Orient au moins depuis Mencius, disciple de Confucius, révèle au chercheur moderne les richesses d'érudition que Barthes a vues et qu'il serait anti-scientifique d'ignorer ou de négliger. Ne pas connaître, par exemple, les préférences discursives qu'une tradition rhétorique nationale oppose à celles d'une tradition nationale parallèle mais bien distincte (la française et l'anglaise, par exemple) ne fait que multiplier les confusions méthodologiques possibles. Si l'on ne tient pas compte des conflits d'autorité, les influences philosophico-religieuses sur les théories discursives qui forment, qu'on le veuille ou non, le milieu intellectuel où se développera toute théorie discursive moderne, même s'opposant à la rhétorique, on risque de renfermer dans une synchronie « de surface » les résultats obtenus, plutôt que de rendre de telles analyses plus rigoureuses. De même, du fait de négliger les problèmes que comportent les rapports sociologiques qui relie l'orateur-rhétoricien à son public, contemporain et/ou virtuel, on se prive de données « rigoureuses ». Négliger en plus l'histoire des réceptions différentes (synchronique et diachronique) accordées à l'analyse discursive par des théoriciens du discours depuis Aristote au moins, ne peut qu'en fournir des modèles incomplets, réductionnistes. Il est vrai que la sémiotique « nouvelle », sémiotique pragmatique de l'énonciation, envisage l'analyse non du seul énoncé mais du contexte ou de la situation où se produit cet énoncé. Cela en permet au moins une description communicationnelle plutôt qu'une simple reformulation en périphrases métalinguistiques.

Snark", l'objet de la quête se transforme ainsi : "*For the Snark was a Boojum, you see.*"

Par contre, la théorie du discours pragmatique, fournie à l'énonciateur par la rhétorique - qu'il s'agisse de la découverte des figures et arguments ou *inventio*, de leur combinaison en raisonnements syllogistiques, enthymématiques, soritiques, etc. ou *dispositio*, de leur amplification grâce à la tropologie ou *elocutio* - présente un système discursif dont on discute le bien-fondé et la cohérence depuis la Grèce d'avant Platon. En ce qui concerne cette théorie du discours pragmatique, et celle de la lecture qui en découle nécessairement (pourvu que l'énonciateur en possède le code), les seuls topiques de l'invention, par exemple, rendent possible une méthode herméneutique basée sur une compétence rhétorique partagée. Comme l'explique le rhéteur-logicien anglais du XVI<sup>e</sup> siècle, Abraham Fraunce :

If we shall [...] draw any woorde through these general places of invention, it will breede a great plentie and varietie of new argumentes, while wee marke what be the causes, effects, parts, whole, generall, speciall, subjectes, adjunctes thereof, and so foorth in all the rest: and this either in making or enditing our selves, or els in resolving, and as it were dismembring that which others have doone.<sup>12</sup>

Mais les topiques ne représentent que les prémisses de l'argumentation. Pour voir comment les tropes et les figures du *logos* sont combinés par l'énonciateur avec ceux du *pathos* et de l'*éthos* pour produire dans le discours des effets persuasifs soutenus, il est nécessaire d'examiner les mécanismes de l'argumentation<sup>13</sup>.

12 « Si on examine n'importe quel mot du texte à la lumière des topiques de l'invention, il révélera une quantité d'arguments, qu'on analysera en se référant aux causes, aux effets, à la partie, au tout, au sujet et aux compléments, et ainsi de suite. Une telle méthode nous aide à composer nos propres textes ou à interpréter ceux des autres. » Abraham FRAUNCE, *The Lawiers Logike* (London, 1588; texte cité par Sister Miriam Joseph in *Rhetoric in Shakespeare's Time: Literary Theory of Renaissance Europe* (New York, Harcourt, Brace & World, 1962), p. 342.

13 Pour une analyse plus détaillée de la méthodologie esquissée ici, voir Albert W. HALSALL, *L'Art de convaincre : le récit pragmatique - rhétorique, idéologie, propagande* (Toronto, Paratexte, 1988).

### 1. la rhétorique : persuasion et tropologie

Le processus historique qui a permis la restriction théorique du domaine rhétorique à un seul trope, la métaphore, n'a pas commencé au XX<sup>e</sup> siècle, on s'en doute bien. Déjà au XVI<sup>e</sup> siècle, Pierre de La Ramée opéra la séparation de la logique, ou de ce qu'Aristote appelle la « Dialectique », d'avec la rhétorique<sup>14</sup>. Et pourtant, Aristote avait commencé le premier livre de sa *Rhétorique* par la déclaration suivante qui souligne l'essentielle ressemblance qui existait, à ses yeux, entre les deux « techniques des discours » :

La Rhétorique est l'*analogue* de la Dialectique; l'une et l'autre, en effet, portent sur des questions qui sont à certain égard de la compétence commune à tous les hommes et ne requièrent aucune science spéciale. Aussi tous y participent-ils à quelque degré : tous se mêlent jusqu'à un certain point de questionner sur une thèse et de la soutenir, de se défendre et d'accuser.<sup>15</sup>

C'est justement cette ressemblance qui formera la base du *topos* ou lieu commun : proposition logique ou argument rhétorique qui, plutôt que d'appartenir au langage et aux présuppositions spécifiques à une certaine discipline, rend possibles des généralisations transgénériques sous forme de syllogismes ou d'enthymèmes. (Aristote fait, bien sûr, la distinction nécessaire entre la logique formelle, caractérisée par une rigueur qui rend possible des décisions sur la valeur de vérité des arguments proposés, et la rhétorique où la vraisemblance employée comme critère des arguments techniques ne rend possibles que des jugements quant à leur plausibilité.) N'oublions pas pourtant que les arguments techniques (« quasi-logiques », pour employer le terme que suggère Perelman), doivent se compléter dans toute situation et pendant tout processus discursif (de nature judiciaire,

14 Voir, par exemple, P. de LA RAMÉE, *Dialectique* (1555); éd. critique de Michel Dassonville (Genève, Droz, 1964), p. 152 : « *Et bref, tous les tropes et figures d'élocution, toutes les grâces d'action, qui est la Rhétorique entière, vraie et séparée de la Dialectique [...] etc.* » Voir aussi du même auteur, *Arguments in Rhetoric against Quintilian* (translation and text of Peter Ramus's *Rhetoricae Distinctiones in Quintilianum [1549]*), trans. Carole Newlands (Dekalb, Illinois, Northern Illinois University Press, 1986).

15 ARISTOTE, *Rhétorique* (Paris, « Les Belles Lettres », 1967), I, 70, 1354a 1-5.

délibérative ou épideictique) par l'étude des preuves extratechniques, c'est-à-dire des données objectives disponibles. L'empirique supplée donc au théorique, pour former une méthode qui reste aussi rigoureuse ou aussi « laxiste » que celle, à la fois déductive et inductive, pratiquée dans les laboratoires de science modernes. Comme le répondait Aristote aux attaques lancées par Platon contre les sophistes en raison de leur « indifférence » envers la vérité des arguments qu'ils construisaient, toute discipline reste ouverte aux abus des peu scrupuleux. Mais juger une discipline uniquement sur les abus qu'on en fait ne se recommande guère comme méthode « rigoureuse ». Si l'on demandait à la science pure de justifier les possibilités commerciales immédiates de ses recherches, ou si l'on exigeait que les sémioticiens expliquent en termes non-métalinguistiques la nature empirique de leurs découvertes concernant les différents « niveaux » où se situent les structures significatives « profondes », tous les deux, scientifiques et sémioticiens, auraient bien le droit de se plaindre des critères ainsi privilégiés.

## *2. la rhétorique, la pragmatique et la théorie des actes de langage*

L'étude moderne du discours engage également théoriciens et praticiens. Néo-rhétoriciens, logiciens, linguistes, pragmaticiens et psychosociologues font une recherche concertée sur les fondements théoriques de la connaissance. De leur côté, psychothérapeutes, chercheurs en linguistique appliquée, orateurs politiques, judiciaires et épideictiques emploient des modèles discursifs dans leurs travaux empiriques. Les connaissances discursives se présentent actuellement comme la clé qui permettra de comprendre ce nouveau paradigme anthropologique : *homo argumens*. Dans le contexte du nouveau « pluralisme » méthodologique, il me semble légitime d'adapter les paroles prononcées en 1956 par J. L. Austin qui désignait la philosophie comme la discipline qui rendrait possible la « science du langage » : *“Is it possible that the next century may see the birth, through the joint labours of philosophers, grammarians, and numerous other students of language, of a true and comprehensive science of language?”*<sup>16</sup>.

16 « N'est-il pas possible que le siècle prochain verra la naissance, grâce aux efforts combinés de philosophes, de grammairiens, et de beaucoup d'autres étudiants du langage, d'une *science du langage* vraie et complète. » (J.L. AUSTIN, “Ifs and Cans”,

Aujourd'hui, il me semble qu'en plus des disciplines mentionnées par Austin, on devrait ajouter en premier lieu la pragmatique, qu'on le définisse avec David Crystal, comme l'étude de la « performance linguistique interactive »<sup>17</sup> ou avec Francis Jacques, comme « *tout ce qui concerne le rapport de l'énoncé aux conditions les plus générales de l'interlocution* »<sup>18</sup>.

Il est réconfortant de lire dans la définition de Francis Jacques le trope que des rhétoriciens depuis Corax auraient identifié comme l'hyperbole. Également reconnaissable au néo-rhétoricien est l'emploi stratégique de l'interrogation oratoire qu'on rencontre dans un manuel de pragmatique :

Where are we to account for the hints, implicit purposes, assumptions, social attitudes and so on that are effectively communicated by the use of language, not to mention the figures of speech (e.g. metaphor, irony, rhetorical questions, understatement) that have preoccupied theorists of rhetoric and literature? These communicated inferences can be quite diverse in kind.<sup>19</sup>

On prévoit sans peine la réponse que Levinson donnera à son « quédéclaratif » (Sadock<sup>20</sup>) ou assertion faite sous forme de question. De façon analogue à Austin qui voyait dans la philosophie la matrice méthodologique d'où sortirait la nouvelle « science du langage », Levinson y trouve la pragmatique. Il ne reste que le néo-rhétoricien pour dénuder la forme argumentative que prend cette définition.

Car c'est le néo-rhétoricien qui considère la rhétorique comme l'« organon », ou l'instrument de persuasion, qu'emploient dans des buts persuasifs et orateurs et producteurs de définitions, « scientifiques » ou autres. Une telle dénudation ne fait que préciser l'influence primordiale

*Proceedings of the British Academy*, 1956, p. 121. Reprinted in Austin, *Philosophical Papers* [Oxford, Oxford University Press, 1970], pp. 205-32).

17 David CRYSTAL, *The Cambridge Encyclopedia of Language* (Cambridge, Cambridge University Press, 1987), p. 120.

18 Cité par Françoise Armengaud in *La Pragmatique* (Paris, P.U.F., coll « Que sais-je? », 1985), p. 113.

19 « Où allons-nous expliquer les insinuations, les desseins implicites, les présuppositions, les attitudes sociales et ainsi de suite communiqués d'une manière frappante par l'emploi du langage, pour ne pas parler des figures du discours (par exemple, métaphore, ironie, interrogation oratoire, litote) qui ont préoccupé les théoriciens de la rhétorique ou de la littérature? Ces inférences communiquées peuvent différer profondément les unes des autres. » (Stephen C. LEVINSON, *Pragmatics* [Cambridge, Cambridge University Press, 1983], p. 38).

20 "Quedeclaratives" (cf. J. M. SADOCK, *Towards a Linguistic Theory of Speech Acts* [New York, Academic Press, 1974]).

qu'a le destinataire, non seulement sur l'énoncé, mais aussi sur l'énonciation. Car, si Ducrot a raison de dire que l'argumentation prime sur l'information, et que l'énonciation, qui est d'ordre herméneutique, n'est que l'acte par lequel on cherche à « *imposer un contrat à un interlocuteur* », il en découle que « penser », c'est argumenter. Telle, du moins, me semble être la conclusion qu'impose la remarque suivante :

La valeur argumentative d'un énoncé [*écrit Ducrot*] n'est pas seulement une conséquence des informations apportées par lui, mais la phrase peut comporter divers morphèmes, expressions ou tournures qui, en plus de leur contenu informatif, servent à donner une orientation argumentative à l'énoncé, à entraîner le destinataire dans telle ou telle direction. En utilisant la terminologie d'Austin, on pourrait parler d'un acte illocutoire d'argumentation.<sup>21</sup>

Donc, c'est la fonction argumentative qui prédétermine et le sens de l'énoncé et les stratégies énonciatives choisies, même dans le modèle logique employé pour l'analyse discursive des « valeurs de vérité ». Ce sont ces mêmes valeurs argumentatives, pragmatiques, que rendent possibles les « conditions de félicité » de Searle *et al.* Ducrot continue en ces termes :

Non seulement la valeur argumentative d'un énoncé est, dans une large mesure, indépendante de son contenu informatif, mais elle est susceptible de déterminer partiellement ce contenu. Ce qui amène à refuser la séparation entre la sémantique, qui serait consacrée aux notions de vérité et de valeur informative, et la pragmatique, qui concernerait l'effet, notamment l'influence argumentative, que la parole prétend posséder.<sup>22</sup>

Selon les termes de la néo-rhétorique de Perelman, on dirait qu'on ne peut choisir comme prémisses de l'argumentation que ces thèses que les destinataires sont prédisposés à accepter<sup>23</sup>.

Or, au risque d'être accusé de syncrétisme, il me semble qu'il n'est pas difficile de voir que les expressions, « valeurs de vérité » et « conditions de sincérité » désignent des qualités que possède (ou non) un énoncé. Elles présentent en d'autres termes ce qu'Aristote appelait la « démonstration » logique d'une vérité. De la même façon, les trois domaines que le Stagirite

21 Oswald DUCROT, *Les Échelles argumentatives* (Paris, Éditions de Minuit, 1980), p. 15.

22 *Ibid.*, p. 46.

23 Voir Chaïm PERELMAN, *L'Empire rhétorique* (Paris, J. Vrin, 1977), p. 35.

nommait *éthos*, *logos* et *pathos* me semblent recouvrir les trois critères que les théoriciens des actes de langage nomment les « conditions de félicité » d'un acte de parole. Ainsi la condition « préparatoire » qui exige, pour garantir le succès de l'acte de parole, que le locuteur possède l'« autorité » requise, correspond à l'*éthos* aristotélicien. La nécessité d'accomplir « correctement » l'acte de parole rejoint le *logos* : qui veut convaincre doit raisonner « correctement ». Et l'exigence que l'acte de langage doive répondre à l'attente du destinataire (un accueil doit être chaleureux, par exemple) concerne, me semble-t-il, le *pathos* ou les émotions du public auquel on s'adresse. En plus, la théorie rhétorique de l'*elocutio*, ou la tropologie moderne, ne pourrait-elle pas servir à expliquer les « actes de langage indirects » qui incluent, selon la pragmaticienne, Françoise Armengaud, l'ironie, l'insinuation, l'allusion, le sous-entendu de l'équivoque, le double sens, la « politesse exquise » et le persiflage sournois<sup>24</sup>. De même, parler comme Austin de l'« effet perlocutoire », et de la « force illocutoire » d'un acte de langage, ou comme Jakobson de la fonction « conative » de la communication n'est-ce pas simplement changer le phénomène, tout en laissant intact le *noumène*?

À défaut de réponse « objective » ou « définitive » à cette question méthodologique (l'interrogation oratoire a pour fonction de mettre en question ici toute certitude quant à la « seule bonne » méthode à employer), le pluralisme s'offre comme moyen de réunir les partis en leur indiquant ce qu'ils doivent les uns aux autres. Les présuppositions que partagent néo-rhétoriciens, logiciens, linguistes, pragmaticiens et psychosociologues devraient rendre possible une recherche concertée des fondements théoriques de la connaissance. Et de leur côté, psychothérapeutes, chercheurs en linguistique appliquée, orateurs politiques, judiciaires et épideictiques, qui emploient des modèles discursifs dans leurs travaux empiriques, pourraient aussi être amenés à reconnaître la théorie commune qu'implique leur praxis individuelle.

Quand La Ramée réussit à enlever à la rhétorique la théorie de l'argumentation qu'elle possédait depuis les sophistes et que des logiciens et rhéteurs médiévaux comme Augustin et Ockham employaient couramment dans leurs traités et sermons, il permit à deux disciplines distinctes de s'instituer : la première, l'évaluation des textes, est devenue à l'époque moderne la critique littéraire conventionnelle ; la seconde, qui réduit la théorie tropologique à sa fonction purement « ornementale », est celle que

24 Cf. F. ARMENGAUD, *op. cit.*, p. 94.

nous appelons la stylistique. Avant la séparation effectuée par La Ramée et par ceux qui pensaient comme lui, la rhétorique possédait à la fois une théorie de l'argumentation ou *dispositio*, et une théorie des tropes et figures ou *elocutio*. C'est là la vision authentique d'une « nouvelle rhétorique », méthode d'analyse à la fois argumentative et tropologique, dont les richesses se reflètent dans les études paradigmatiques dont se compose ce numéro de *Texte*.

Un mot sur l'ordre de présentation des contributions en expliquera la disposition fonctionnelle choisie pour ce volume. Les trois premiers articles regroupent certaines données théoriques de base, de façon à montrer ce que la « nouvelle rhétorique » doit à l'« ancienne ». Puis dans les trois études qui leur font suite l'analyse rhétorique est appliquée aux domaines discursifs connexes que sont la peinture ou l'art visuel et l'architecture. Ensuite, quatre spécialistes examinent l'aspect « dur » ou « non-laxiste » que la rhétorique partage toujours avec l'argumentation, malgré les réserves exprimées par des critiques aussi divers que La Ramée et Genette ou Todorov. Enfin quatre auteurs exposent les rapports qu'entretient la rhétorique avec des méthodes « modernes », la poétique, la narratologie et l'herméneutique. L'étudiant en rhétorique, classique et nouvelle, persistera à croire que celles-ci continuent à faire partie de son domaine de recherche.

Malgré ce qu'a pu croire Roland Barthes, cette « nouvelle rhétorique » existe. Une théorie de l'argumentation post-cartésienne continue à se développer au XX<sup>e</sup> siècle au moins depuis les ouvrages publiés par Chaïm Perelman et L. Olbrechts-Tyteca. En l'occurrence, Jean Bessière parle ici de la redéfinition des frontières de la rhétoricité que rend possible cette théorie nouvelle « anti-ramusienne ». Eugenia Zimmerman montre comment les figures analogiques que sont la métaphore, la métonymie et la synecdoque servent comme mécanismes de base dans la logique plausibiliste, logique qui articule le discours humain. Richard Lanham propose l'ordinateur comme modèle épistémologique apte à aider la production et la compréhension des tropes et figures. Selon lui, une fois combiné avec des logiciels de traitement de texte, l'ordinateur permet des aperçus pénétrants à celui qui étudie les implications (pour l'étude de la signification) du comportement tropologique à l'intérieur de l'unité complexe que forme le texte, littéraire ou non.

Ensuite trois articles appliquent au domaine des phénomènes visuels des méthodes qu'on doit à la rhétorique. Le Groupe Mu rend logique cette appropriation du discursif par le visuel, appropriation qui restait

analogique dans l'analyse qu'offrait, par exemple, Barthes des tableaux « rhétoriques » d'Arcimboldo<sup>25</sup>. Aron Kibédi-Varga retrace dans des tableaux célèbres des configurations sémiotico-rhétoriques qui en rendent possibles la compréhension et l'appréciation. Heinrich Plett découvre dans des œuvres comme *Le Nom de la rose* l'« architecture » textuelle et les figures spatiales qui assurent la plausibilité oxymorique de cette analogie tant prisée par la critique postmoderniste.

Quatre études établissent la rhétorique comme discipline fondatrice de l'argumentation, conçue soit du point de vue de l'énonciateur, soit de celui du récepteur. Marc Angenot analyse les figures dominantes utilisées par des écrivains littéraires de la fin du siècle et par des producteurs de propagande politique : on ne s'étonnera pas de trouver les mêmes moyens de persuasion-ornementation employés dans les deux corpus textuels. Pierre Oléron révèle des effets de persuasion tentés dans les médias par la grande manipulatrice de l'opinion publique qu'est la presse, imprimée ou électronique. Maryse Souchard se penche, elle aussi, sur les moyens de manipulation déployés par des éditeurs de grands journaux pour former l'opinion politique nationale. Enfin, Julie LeBlanc, qui se base sur l'étude linguistique de l'énonciation, offre une vue sémiotico-rhétorique de la production textuelle.

Les quatre articles suivants démontrent l'utilité capitale de la rhétorique dans les disciplines anciennes et modernes que sont la poétique, la narratologie et l'herméneutique. Gary Madison montre pourquoi la philosophie revint à la rhétorique pour sa pratique interprétative du texte. C'est cette interdépendance discursive que l'herméneutique de Gadamer oppose à toute distinction « absolue » que certains philosophes aimeraient établir entre les deux activités intellectuelles. L'étude pragmatique du discours fournit à Aviva Freedman le moyen d'offrir une réinterprétation moderne des contraintes génériques. Elle décrit comment les praticiens de cette discipline en ont établi un nouveau modèle discursif à fonction pédagogique. Clayton Koelb voit dans la rhétorique narratologique de *Ancient Evenings* une source de résonances analogiques, source qui est restée ignorée de la critique évaluative au moment de la parution du roman de Norman Mailer.

25 R. BARTHES, « Arcimboldo ou Rhétoricien et Magicien », préface à *Arcimboldo* (Milan, F.M. RICCI, 1978) ; cette étude est reprise dans R. BARTHES, *L'Obvie et l'obtus : essais critiques* III (Paris, Seuil, 1982), pp. 122-38.

Enfin, l'histoire de la rhétorique depuis les sophistes jusqu'à la Renaissance s'articule dans trois des quatre articles suivants. John Poulakos étudie les raisons dialectiques qu'opposait Isocrate aux sophistes. Ce sont ces mêmes raisons qui, selon Poulakos, auraient mis Isocrate, rhéteur-philosophe d'une génération précédente, dans le camp d'Aristote pendant la querelle sur l'*éthos* de l'orateur. On sait que c'est ce principe que posait le Stagiritique pour répondre aux critiques de la rhétorique faites par Platon. James Murphy présente un fait curieux de l'histoire de la rhétorique médiévale : le double succès connu en 1479 par le *Margarita eloquentiae* de Gulielmus Traversagnatus. Don Abbott explique quelques-uns des changements qu'a subi la rhétorique classique d'Espagne, pays de Quintilien et de son *Institutio oratoria* lors de son arrivée dans le Nouveau Monde. On verra qu'en Nouvelle Espagne (c'est-à-dire au Mexique) la tradition aztèque des orateurs autochtones n'a su résister à l'imposition par des rhéteurs professionnels, les Jésuites en tête, d'une propagande chrétienne. John McClelland pour sa part applique à l'œuvre de Balzac une méthode d'analyse qui consiste en une adaptation de la sémiotique à la rhétorique.

Enfin, pour clore cet éventail d'études Bernard Dupriez offre une explication linguistique de la taxinomie rhétorique qu'il proposait dans le *Gradus* et qu'il est en train de développer dans le *Gradus II*.

La bibliographie établie par Michèle White et A. W. Halsall offre une liste de quelque 1150 textes, articles et livres, publiés en français depuis 1970 et en anglais depuis 1983<sup>26</sup>.

*Carleton University*

26 Ce décalage chronologique s'explique par le fait que, depuis 1982, il existe en anglais une bibliographie très complète d'ouvrages qui portent sur la rhétorique. Voir *The Present State of Scholarship in Historical and Contemporary Rhetoric*, Winifred Bryan HORNER ed. (Columbia & London, University of Missouri Press, 1983). Cet ouvrage essentiel sera mis à jour sous peu. Parce que l'ouvrage de Horner se limite à la seule considération des livres et articles modernes écrits en anglais, les Éditions Paratexte se proposent de publier bientôt une bibliographie annotée des ouvrages parus sur la rhétorique dans toutes les langues depuis 1960. Cette bibliographie, établie sous la direction de A. W. Halsall, complétera donc celle que l'on trouve dans ce numéro double de *Texte* consacré à la rhétorique. Seul l'énorme volume de textes, parus en français depuis 1970 et en anglais depuis 1983 respectivement, a empêché la présentation ici même d'une bibliographie critique ou annotée.